

rappellent une ruralité perdue. L'identité des premiers immigrants, marqués par la catastrophe et le désir de survie, se construit dans la volonté d'enracinement, figure antinomique de l'exil. Le travail, quant il est indépendant, permet également un enracinement et un rappel des valeurs culturelles ancestrales. La boutique, « une seconde nature », succède donc à l'usine et permet la mobilité des trajectoires sociales.

Aujourd'hui, la cohérence du « village arménien » ne se fonde plus sur les pratiques de proximité mais sur l'affirmation d'une spécificité locale qui rompt à la fois avec les tentations assimilationnistes de la deuxième génération et le pouvoir des associations communautaires centrales. Développement des associations culturelles, des lieux de culte, des rituels de commémoration sont autant d'éléments qui contribuent à maintenir l'identité communautaire à l'intérieur des frontières issues. L'industrie du tricot tisse également ses ramifications dans le tissu social existant : s'appuyant sur le réseau communautaire et son continuel renouvellement par l'arrivée de nouveaux immigrants, elle fournit une image forte de l'identité sociale ; elle fournit aussi des cadres aux associations arméniennes.

Beaucoup d'éléments qui constituent les multiples dimensions de l'identité arménienne n'ont pas été mentionnés dans la recension esquissée ci-dessus. Ce qui fait précisément la richesse du livre de Martine Hovanessian, c'est d'en montrer les divers profils et les divers travestissements. À l'image d'une diaspora qui se vit comme éclatée à l'échelle internationale, la conscience identitaire se ressource grâce à de multiples pôles de référence qui forment une suite diachronique et s'organisent en structures. Le *lien communautaire* utilise une démarche ethnologique originale où le regard croise biographies, représentations, relations à l'autre proche et lointain, qu'il s'agisse de l'autochtone, de l'autre immigré ou de l'autre Arménien. Le lien traverse trois générations et s'affirme malgré et au-delà des mécanismes intégrateurs à travers les diverses voix sollicitées comme autant de subjectivités témoignant de son existence. Parmi ces voix, celle d'Haroutioun Kieusseian dont le récit exemplaire, imprimé au recto des pages d'analyse, borde le texte.

Annie Benveniste  
Université Paris 8

---

Bruno LATOUR : *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, coll. L'armlaire, 1991, 211 p., bibliogr., fig.

Albert BORGMANN : *Crossing the Postmodern Divide*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1992, 171 p., index.

L'essai de Latour est souvent brillant, parfois énervant. Machine de guerre efficace dans le débat qui oppose les modernes, les antimodernes et les postmodernes, ce livre séduit par la qualité de ses « déplacements » novateurs : il énerve par l'abstraction paradoxale de ses propositions. « Nous n'avons jamais été modernes », soutient Latour. La modernité, dit-il, est appuyée sur un travail incessant de « purification » des réalités toujours « hybrides » où se conjoignent bien des dimensions plus ou moins bricolées. Cette « purification » a eu pour effet, par exemple, de représenter la nature et la culture comme des entités séparées ou encore d'expulser Dieu et de la nature et de la société pour le réserver aux

consciennes individuelles ; elle a produit les pièces maîtresses de la « constitution » de la modernité, une constitution où figurent des pôles « purifiés » clairement distingués entre lesquels se développent des rapports divers et des paradoxes qui ont fait son succès. « Qu'est-ce qu'un moderne qui ne s'appuierait plus sur la transcendance de la nature pour critiquer l'obscurantisme du pouvoir ? Sur l'immanence de la nature pour critiquer l'inertie des humains ? Sur l'immanence de la société pour critiquer la soumission des hommes et les dangers du naturalisme ? Sur la transcendance de la société pour critiquer l'illusion humaine d'une liberté individuelle ? Sur la transcendance de Dieu pour faire appel du jugement des hommes et de l'obstination des choses ? Sur l'immanence de Dieu pour critiquer les Églises établies, les croyances naturalistes et les rêves socialistes ? Ce serait un bien pauvre moderne, ou alors il serait postmoderne : toujours habité par le violent désir de dénoncer, il n'aurait plus la force de croire en la légitimité d'aucune de ces six cours d'appel ? » (p. 64). En partant des débats qui opposèrent Boyle et Hobbes dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, Latour met en scène l'émergence de cette « constitution » et ce qu'elle oublie. En disant « nous n'avons jamais été modernes », Latour relit la modernité et propose un retournement et une hiérarchie. La confrontation de Boyle et de Hobbes montre que les deux maîtres anglais avaient des positions à la fois scientifiques et politiques et que la réalité se présente toujours hybride et multiple, que la nature et la culture, le politique et le scientifique sont inextricablement liés dans le monde humain, que les médiations qui s'y jouent forment le terreau d'où se déploiera par construction ce qui n'apparaîtra qu'ensuite distinct et divers. Ce ne sont pas des facteurs clairement distingués qui sont au départ de la construction d'objets complexes où ils se retrouvent montés, c'est le contraire, plaide Latour. Il faut partir des hybrides pour comprendre comment les sociétés humaines en construisent des représentations qui livrent les clés des possibilités et des limites qu'elles se donnent. Voilà qui explique qu'on ait été modernes sur certains plans et pas sur d'autres, d'où le paradoxe du titre de ce livre qui, par un renversement des perspectives sur la modernité, propose un retour aux hybrides qui fondent cette modernité malgré la « constitution » qu'elle s'est donnée pour s'en éloigner. Les débats entre Boyle et Hobbes sont exemplaires. Le fait scientifique est construit, plaide Boyle, mais il faut couper les ponts avec le politique ; de son côté Hobbes réduit le gouvernement de la société humaine au rationnel sans voir que le politique est construit au même titre qu'un fait de laboratoire. Une asymétrie se développe entre le politique et le scientifique par une « purification » qui permettra des rapports qu'il convenait de maintenir « externes ». Latour souhaite le retour à une symétrie dans la mesure où les deux phénomènes — politique et scientifique — sont tous les deux des hybrides et qu'il est temps de l'apercevoir à nouveau. La modernité s'est trompée de chemin, il faut repartir des hybrides, c'est même sur cette base que l'on peut envisager une anthropologie comparée. Son hypothèse veut que, pendant longtemps, le mot « moderne » ait désigné « deux ensembles de pratiques entièrement différentes qui, pour demeurer efficaces, doivent demeurer distinctes mais qui ont cessé récemment de l'être » (p. 20). Cependant, ce n'est pas parce que nous n'acceptons plus la modernité telle qu'elle s'est « constituée » que le postmodernisme suffit à répondre à cette crise (p. 68). Latour, on l'aura compris, préfère une modernité redéfinie et enfin possible. Le jeu de la modernité avait réussi grâce à une série de paradoxes qui eurent l'effet de leurres où pièges et possibilités se développèrent. Nous arrivons à une époque où ces leurres productifs révèlent l'inadéquation des représentations qui les fondent. La modernité séduisante est inadéquate sur un terme plus long. Comment reformuler la « constitution » de la modernité en repartant des hybrides, des réseaux où le bricolage règne encore, où le travail de purification ne s'est pas encore donné le but de réduire ce qui est réseau à des montages ? Non, le monde n'est pas désenchanté (p. 156). L'essai original et ambitieux de Latour remet en cause la légitimité des métaphores principales de la modernité telle qu'elle s'est constituée et prétend en réorienter les dynamiques. Il plaide les nouveaux équilibres qu'il attend d'une nouvelle « constitution » et pourfend au passage les prétentions sans espoir du postmodernisme. Ce livre est dans la ligne des travaux